

APRÈS LA BATAILLE.

I.

(Suite)

III.

L'église de Spachbach est remplie de blessés français et allemands couchés sur la paille. Pour soigner tant d'hommes que chaque maison du village a recueillis, il n'y a qu'un seul chirurgien prussien. Nos infirmiers volontaires, qui s'habituent à manier les instruments de la trousse, font de petites opérations, extraient les balles, faciles à distinguer entre elles : les prussiennes ont la forme d'olives et les françaises rappellent un cylindre allongé, arrondi à l'une de ses extrémités.

L'hôpital de Haguenau, et toutes les maisons de la ville sont encombrées de blessés français. Une des salles de l'hôpital est consacrée aux amputations. Les internes de Strasbourg sont arrivés, et prennent le service. La salle des amputations est interdite à tout le monde, et l'on n'y transporte que ceux qui doivent être opérés ; une forte odeur de chloroforme, mêlée à l'acre senteur de la chair et du sang, saisit les malheureux que l'on dépose dans cette salle. Presque tous ferment les yeux pour ne pas voir des bras, des jambes, des pieds, des mains jetés au hasard le long des murs. Le sang coule à terre avec des lambeaux de linge et de vêtements. Quelques cris se font entendre, et de bonnes sœurs grises se multiplient pour soulager les souffrances ; les soldats les appellent : " Ma sœur, ma sœur, venez près de moi, ne me quittez pas. " Plus d'un blessé saisit le chapelet de la sœur, et presse le Christ sur ses lèvres. La religieuse, les mains rouges de sang, fait le signe de la Croix.

Tandis qu'à Morsbroon, M. Émile Delmas visite une ambulance où se trouvent des Bavares, des Badois, des Turcos et des cuirassiers, des 8^{me} et 9^{me} régiments, il s'arrête près d'un lieutenant bavarois, pour renouveler les bandages de cet officier, jeune encore, qui a les deux jambes traversées par une balle. Pendant que le Français donne ses soins à cet ennemi, la porte de la salle s'ouvre, et une troupe d'officiers supérieurs s'avance lentement. L'un d'eux précède les autres de quelques pas. Les blessés allemands cherchent à se soulever par respect et reconnaissance. Celui qui attire tous les regards est un superbe capitaine, à favoris blonds, et dont les traits respirent en cette circonstance une bienveillance paternelle. Le prince royal de Prusse, le vainqueur de Frœschwiller, visitait les blessés. Il s'approche d'un officier qui, malgré son émotion, porte fièrement sa main à la hauteur du front.

" Comment vous nommez-vous, lieutenant, dit le prince royal ?

— " Kammerer, mon Prince "

— " Comment ! seriez-vous des Kammerer de Munich ?